



HAL
open science

Tchernobyl, 20 ans après : l'avenir d'une catastrophe

Guillaume Grandazzi

► **To cite this version:**

Guillaume Grandazzi. Tchernobyl, 20 ans après : l'avenir d'une catastrophe. Chaire de responsabilité sociale et de développement durable, ESG UQAM, 2, 21 p., 2006, Les cahiers de la chaire. Collection Recherche, 2-923324-34-X. hal-02127247

HAL Id: hal-02127247

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02127247>

Submitted on 13 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tchernobyl, 20 ans après :
l'avenir d'une catastrophe

Les cahiers de la Chaire – collection recherche

No 02-2006

Par Guillaume Grandazzi

**Tchernobyl, 20 ans après :
l'avenir d'une catastrophe**

Les cahiers de la Chaire – collection recherche

No 02-2006

Par Guillaume Grandazzi*

* **Guillaume Grandazzi** est Docteur en sociologie et chercheur associé au Laboratoire d'Analyse Sociologique et Anthropologique des Risques (LASAR), Université de Caen, France. Il est actuellement stagiaire post-doctoral au Centre de Recherche et d'Intervention sur le Suicide et l'Euthanasie (CRISE) à l'UQÀM (courriel : g_grandazzi@yahoo.com).

Note : Une version de ce texte est publiée en allemand sous le titre suivant : « Die Zukunft erinnern. Gedenken an Tschernobyl » dans: Astrid Sahn, Manfred Sapper, Volker Weichsel (ed.): Tschernobyl. Vermächtnis und Verpflichtung. Berlin (Berliner Wissenschaftsverlag) 2006 [*Osteuropa* 4/2006], pp. 7-18.

Table des matières

Introduction	7
Commémoration et banalisation d'une catastrophe	8
Qu'avons-nous appris de Tchernobyl ?	14
Conclusion	17
Bibliographie	20

Introduction

Vingt ans nous séparent désormais de l'accident survenu à la centrale nucléaire de Tchernobyl le 26 avril 1986. Sans doute, l'attention portée à cet événement majeur du 20^e siècle sera-t-elle en 2006 sans commune mesure avec celle que lui accordent habituellement les médias et le public, chaque année vers la fin du mois d'avril pendant quelques jours, au mieux quelques semaines. À l'indifférence relativement générale qui prévaut d'ordinaire succédera alors un intérêt largement suscité par les multiples publications, productions audiovisuelles et manifestations diverses qui, dans de nombreux pays, participeront de cette frénésie commémorative¹. Et comment, dès lors que l'on travaille depuis des années à la compréhension de cette catastrophe et de ses conséquences, ne pas saisir l'occasion de sensibiliser, d'informer et de susciter la réflexion d'un public élargi par la curiosité conjoncturelle et la mobilisation médiatique auxquelles donne nécessairement lieu un tel « anniversaire » ? Toutefois, on ne peut que s'interroger sur le sens et les enjeux de cette focalisation sur la date anniversaire de l'accident, dont on ne peut pas dire qu'elle facilite la compréhension de la catastrophe. Car Tchernobyl, plus qu'un *banal* accident technologique, est une catastrophe qui se déploie dans le présent pour construire et déterminer l'avenir. Et plus on s'éloigne du moment de l'accident, dont les souvenirs s'effacent peu à peu et dont les témoins disparaissent, plus se multiplient les signes attestant de l'actualité et de la présence de la catastrophe qui rendent problématique la commémoration d'un passé qui refuse de passer.

Face à ces mêmes interrogations, dans le cadre de la publication d'un ouvrage collectif sur Tchernobyl, nous avons souligné les limites d'une approche événementielle et historiciste à laquelle renvoie implicitement la logique commémorative². En effet, l'évocation systématique de la date de l'accident tend à masquer une des caractéristiques essentielles de cette catastrophe d'un type nouveau. Car contrairement aux expériences qui ont été faites de la catastrophe par le passé, il n'y a pas eu pour la majeure partie des victimes de la contamination d'événement

¹ Pour une liste non exhaustive des principales manifestations prévues, dans les régions touchées et à l'échelle internationale, à l'occasion du 20^e anniversaire de l'accident de Tchernobyl, voir le site Web de la Direction suisse du développement et de la coopération (www.chernobyl.info).

fondateur, sauf pour le personnel, les pompiers et les riverains de la centrale qui ont été les témoins directs de l'accident. Avec Tchernobyl, c'est la nature même de la catastrophe qui a changé : pas de villes détruites ni de champ de bataille, mais une ville figée pour l'éternité – Pripjat – et une guerre *sans ennemi* dont les « héros » – quelque 800 000 liquidateurs – ont également été les vaincus. Et les millions d'habitants des zones contaminées se trouvent encore aujourd'hui privés de référence à l'accident comme étant *ce qui arrive*, la face visible de l'événement. L'événement, c'est d'abord la vie quotidienne et le fait d'être brutalement plongé dans un monde doté de nouvelles règles, de nouveaux interdits. La vie quotidienne devient un événement par la nouveauté qu'elle recèle. L'événement inaugural, à un second niveau, a pu être constitué par la politique de relogement des populations, d'abord près de la centrale, puis dans des zones de plus en plus éloignées, ce qui a unanimement été vécu comme un traumatisme de déracinement. Ainsi, Tchernobyl, c'est d'abord la nouvelle condition humaine des millions de survivants condamnés à vivre dans des territoires durablement contaminés. En ce sens seulement, on peut voir *a posteriori* en Tchernobyl un événement, suivant en cela l'acception que Hannah Arendt a proposé de ce terme, c'est-à-dire comme fait fondateur et comme rupture historique, en raison du changement *qualitatif* de sa condition auquel l'humanité a dû alors faire face, ce que le sociologue Ulrich Beck qualifia pour sa part de « choc anthropologique »³.

Commémoration et banalisation d'une catastrophe

Comment commémorer une catastrophe en devenir ? Il semble que les commémorations, dès lors qu'elles concernent des catastrophes technologiques, soient d'abord l'occasion d'en dresser un bilan, d'actualiser l'inventaire de leurs conséquences qui, dans le cas de Tchernobyl, ne devrait jamais être que provisoire, mais aussi de réécrire l'histoire de ces tragédies. Surtout, c'est le futur des catastrophes et le devenir des populations affectées qui se dessinent – et se décident – lors de ces échéances symboliques. Ainsi, le 20^e anniversaire de l'accident de Tchernobyl aura-t-il été soigneusement préparé par les institutions internationales qui ont, dès la fin de l'été 2005, donné

² Dans l'avant-propos de l'ouvrage *Les silences de Tchernobyl. L'avenir contaminé*, que j'ai co-dirigé avec Frédéric Lemarchand et Galia Ackerman, (Autrement, collection Frontières, 2006, 1^e édition 2004). Voir aussi la partie intitulée « Construire la mémoire de Tchernobyl ? ».

le ton, en même temps que le coup d'envoi, aux multiples initiatives destinées à commémorer cet événement alors même que, quelques semaines auparavant, c'est le souvenir des bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki survenus soixante ans plus tôt qui irradiait les mémoires, nous rappelant les circonstances de l'entrée de la civilisation occidentale dans l'âge atomique, et de l'humanité dans le *temps du sursis*. Car si l'âge atomique a une histoire, que l'on ne saurait ignorer, Tchernobyl en constitue indéniablement un des événements majeurs, dont nous devons nous attacher à penser à la fois la singularité et la dimension paradigmatique. Vaste laboratoire à ciel ouvert, les territoires contaminés par les retombées radioactives sont en effet le témoin de ce que Günther Anders⁴ avait pointé, il y a tout juste cinquante ans, à l'issue de sa réflexion sur la bombe atomique, à savoir que toute « expérience » est désormais constitutive de notre *réalité historique*. Fruit d'une expérience qui a mal tourné, l'accident de Tchernobyl aura contraint les habitants de ces territoires à en faire le douloureux constat, en même temps qu'ils sont apparus comme de nouveaux cobayes de l'ère nucléaire. Après vingt années passées à vivre après la catastrophe, avec la catastrophe, la question lancinante qu'ils se posent – « Pouvons-nous vivre ici ? » – et qu'ils ne manquent pas de soumettre à l'avis « éclairé » des experts de passage, reste généralement sans réponse et ne peut que plonger dans un abîme de perplexité celui ou celle dont est attendu un avis, entendu comme un verdict. Ce sont ainsi plus de huit millions de personnes dont le sort a été, et demeure en grande partie conditionné par le jugement que portent les experts sur cette interrogation récurrente. Et quand bien même répondraient-ils aux populations par la négative, dans une logique de précaution, ils ne feraient que confronter ces dernières aux affres d'une alternative insoluble : la double impossibilité d'habiter comme de quitter ces lieux.

Cependant, c'est un tout autre discours que tiennent d'un côté ce qu'il est convenu d'appeler la communauté scientifique – expression que la réalité inviterait toutefois à proscrire tant les divisions sont profondes sur ces questions, de l'autre les autorités des pays concernés ainsi que les institutions internationales. Sans pouvoir discuter ici dans le détail le bilan officiel des conséquences de la catastrophe et les réponses présentées comme « définitives » qui ont été

³ Ulrich Beck, « The Anthropological Shock : Chernobyl and the Contours of the Risk Society », *Berkeley Journal of Sociology*, Vol. 32, 1987, p. 153-165. Sur ce point, je renvoie également à mon article « L'envers des sociétés technoscientifiques », *Écologie et politique*, n°32, 2006, p. 61-73.

⁴ Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Paris, Éditions de l'encyclopédie des nuisances / Ivrea, 2002 (1956).

proposées par le « Forum Tchernobyl »⁵ l'an dernier dans l'optique de la préparation du 20^e anniversaire, ce document nous semble particulièrement révélateur des enjeux associés à cette commémoration et ne peut que nous amener à réfléchir sur notre (in)capacité à tirer les leçons des désastres advenus, mais peut-être aussi, plus largement, sur le rapport que les sociétés technoscientifiques entretiennent à leur devenir catastrophique. En effet, les conclusions présentées se veulent particulièrement « rassurantes » et sont le fruit d'une logique qui vise à minimiser, non pas les conséquences *réelles* de la catastrophe, mais l'image de ces conséquences aux yeux de l'opinion publique et des victimes elles-mêmes. Il semble qu'on ait bien là affaire, ainsi que l'avait déjà relevé Yves Lenoir⁶ dix ans après l'accident, à « l'optimisation d'une tragédie », c'est-à-dire à la mise en œuvre d'une stratégie de banalisation des problèmes sanitaires attribuables à la radioactivité et des risques associés à la vie en territoire contaminé, dans laquelle l'information joue un rôle essentiel. Dans le cadre de cette stratégie, les rapports publiés constituent alors autant de récits⁷ qui visent à imposer une certaine version de l'histoire – passée et future – afin de légitimer les politiques mises en œuvre dans le cadre de la gestion post-accidentelle et le redéploiement des activités économiques et agricoles dans les régions concernées dont les programmes de réhabilitation, largement instrumentalisés en dépit des intentions parfois louables de leurs promoteurs et des acteurs qui y sont engagés, apparaissent comme le principal vecteur⁸.

⁵ Le Forum Tchernobyl a été créé à l'initiative de l'Agence Internationale de l'Énergie Atomique (AIEA) et réunit sept agences des Nations Unies ainsi que la Banque Mondiale et les gouvernements des Républiques les plus touchées (Biélorussie, Ukraine, Russie). Ses conclusions, présentées dans un rapport de 600 pages en trois volumes, ont été rendues publiques par un communiqué de presse du 5 septembre 2005 (www-ns.iaea.org/meetings/rw-summaries/chernobyl_forum.htm).

⁶ Yves Lenoir, « Tchernobyl, l'optimisation d'une tragédie », *Écologie et Politique*, n°18/19, 1996, p. 11-45.

⁷ Le philosophe danois Peter Kemp a analysé les rapports entre récit, narrativité, éthique et technologie, et a pris l'exemple de l'accident de Seveso en Italie pour montrer le rôle du langage narratif dans la compréhension des risques technologiques. Un rapport, même drapé des atours de la scientificité, reste un récit qui cherche à susciter l'adhésion : « Une histoire qui met en jeu la technologie et ses prolongements éthiques peut souvent être racontée de plusieurs manières. Les différentes versions sont largement déterminées par la fin que nous avons choisi de donner à l'histoire. » Peter Kemp, *L'irremplaçable. Une éthique de la technologie*, Paris, Éditions du Cerf, 1997 (1991), p. 73.

⁸ Sur ce point, voir G. Grandazzi, « Les enjeux de la réhabilitation dans les territoires contaminés par l'accident de Tchernobyl », in H.-J. Scarwell et M. Franchomme (dir.), *Contraintes environnementales et gouvernance des territoires*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2004, p. 326-333, ainsi que l'article de Gilles Hériard Dubreuil et Henry Ollagnon dans *Les silences de Tchernobyl*, op. cit.

Rarement les chiffres présentés n'auront été autant revus à la baisse, qu'il s'agisse des décès survenus⁹ et prévus, des cancers constatés et attendus, ou encore du nombre des liquidateurs ainsi que des habitants qui résident dans des zones contaminées. Je ne citerai pas ici ces nouvelles « données », qui ont été et seront encore largement médiatisées et qui alimentent une controverse de plus en plus irréductible, tant elles sont insultantes à l'égard des victimes qui sont contraintes de subir, dès lors que ces informations sont rendues publiques, une violence symbolique qui n'a d'égale que celle qu'elles ont endurée à l'époque, si récente, où elles étaient accusées de « radiophobie ». Mais si ce terme a fini par être abandonné et discrédité par ceux-là mêmes qui l'ont introduit, les « problèmes de santé mentale » aujourd'hui déplorés et l'origine psychosomatique attribuée aux multiples pathologies rencontrées attestent que seule l'expression a été délaissée et que le raisonnement qui la sous-tend, qui consiste à psychiatriser les problèmes sanitaires liés à l'accident, demeure encore largement prédominant. On peut dire qu'il s'agit là d'une « forme avérée de négationnisme de l'holocauste nucléaire »¹⁰, d'autant plus redoutable qu'elle est reconnue comme la vérité officielle par les principales instances publiques internationales. Et l'attribution du prix Nobel de la paix à l'AIEA et à son directeur quelques semaines après la publication du rapport du Forum Tchernobyl ne laisse pas augurer que cette puissante organisation puisse un jour être inquiétée pour les positions révisionnistes qu'elle soutient – avec constance – depuis 1986 à propos des conséquences de la catastrophe, et qu'elle est parvenue à imposer à la communauté internationale.

Dans son rapport présenté lors de la 60^e Assemblée générale des Nations Unies, en novembre dernier, Kofi Annan a clairement énoncé les enjeux des commémorations du 20^e anniversaire : « Le message que les organisateurs choisiront de transmettre jouera un rôle déterminant. Conformément à la nouvelle stratégie de développement adoptée pour Tchernobyl, les manifestations commémoratives doivent être tournées vers l'avenir et s'attacher à trouver des solutions aux problèmes auxquels se heurtent les localités touchées par l'accident. Il est tout aussi important, pour appeler et retenir l'attention de la communauté internationale, de proposer

⁹ La cinquantaine de décès enregistrés par le Forum Tchernobyl, au lieu des 32 jusque là pris en compte par l'AIEA, ne saurait être considérée comme un « progrès » vers la reconnaissance du nombre réel de morts imputables à l'exposition des populations suite à l'accident.

¹⁰ Frédéric Lemarchand, « Le futur pour mémoire », *Les silences de Tchernobyl, op. cit.*

des solutions pour aller de l'avant, que de commémorer les sacrifices et pertes du passé¹¹. » Il soulignait par ailleurs dans sa conclusion la nécessaire coopération entre les organisations internationales et les gouvernements concernés, afin de « transformer les victimes en lutteurs, et Tchernobyl, jusqu'à présent symbole de destruction, en un symbole de ténacité et d'espoir ».

Faire de Tchernobyl un symbole d'espoir pourra sembler pour le moins inattendu et nécessitera certainement, plus encore qu'une coopération, une complicité objective entre les principaux acteurs impliqués dans la gestion de la catastrophe, laquelle paraît cependant déjà acquise. Cette proposition tranche toutefois singulièrement avec l'appel à assumer collectivement l'héritage de Tchernobyl qu'avait lancé le Secrétaire général de l'ONU, alors moins optimiste, au moment de la fermeture définitive de la centrale en 2000, autre échéance symbolique où les tentations étaient fortes de clore le dossier et de tourner la page : « “Tchernobyl” est un mot que nous aimerions tous effacer de notre mémoire. [...] Nombreux sont sans doute ceux qui pensent aujourd'hui que la menace appartient au passé. Mais, deux raisons nous interdisent de tirer un trait sur cette tragédie. En premier lieu, oublier Tchernobyl, c'est prendre le risque de voir se renouveler de semblables catastrophes industrielles et environnementales. [...] La deuxième raison c'est que plus de sept millions d'êtres humains comme nous n'ont pas la chance de pouvoir oublier. Ils souffrent encore, chaque jour, des conséquences de ce qui s'est passé il y a quatorze ans. En vérité, l'héritage de Tchernobyl n'a pas fini de nous poursuivre, nous et nos descendants, pendant des générations encore¹². »

Si Hiroshima a pu devenir la ville symbole de la paix, et s'il a été possible depuis 1945 de croire aux vertus de la dissuasion, 1986 a constitué un véritable tournant, Tchernobyl ayant amené l'humanité à prendre conscience des catastrophes potentielles dont était porteuse la « société du risque », mais aussi de ce que le monde était devenu alors un monde sans abri et les centrales nucléaires, auparavant considérées comme une des réalisations les plus abouties du progrès technoscientifique, « les nouveaux signes avant-coureurs d'un *Moyen Âge moderne du*

¹¹ « Recherche d'une efficacité optimale dans l'action internationale entreprise pour étudier et atténuer le plus possible les conséquences de la catastrophe de Tchernobyl », Rapport du Secrétaire général, 24 octobre 2005, Document A/60/443 (<http://un.by/en/chernobyl/prs/15-11-05-03.html>).

¹² Kofi Annan, préface au rapport de l'UN-OCHA, *Chernobyl, a Continuing Catastrophe*, United Nations, New York and Geneva, 2000, p. iii.

danger »¹³. Dans ce nouveau contexte, impossible de reprendre le « plus jamais ça » énoncé après la Seconde Guerre mondiale. Après une telle catastrophe nucléaire, en effet, l'exigence de survie et la reconnaissance du danger sont devenues contradictoires, et Tchernobyl ne semble pouvoir symboliser que le devenir catastrophique qui constitue désormais notre horizon d'attente, alors que les menaces qui pèsent sur l'humanité se font plus précises et qu'augmente dans le même temps le déni de réalité. C'est ainsi notre représentation du temps comme un temps linéaire qui se trouve abîmée et qui est désormais inadaptée. Car Tchernobyl est une catastrophe impossible à fixer dans le passé, dans laquelle on pourrait voir une mauvaise blessure cicatrisée de l'aventure nucléaire. Elle nous oblige à renverser la flèche du temps et à nous forger une mémoire de l'avenir, de ce futur colonisé par l'atome. « Notre époque se voit alors contrainte de réécrire sans cesse sa propre histoire afin de dérouler le tapis de son avenir, à se réapproprier rapidement son passé et à le reconnaître afin que le sol ne se dérobe pas¹⁴. » Et cette peur dans laquelle vivent les habitants des territoires contaminés, que j'ai qualifiée de *terreur stochastique*¹⁵, renvoie aussi ce que, dans un tout autre contexte, le psychanalyste Donald Winnicott avait nommé la *crainte de l'effondrement*, soit la « crainte d'un événement passé dont l'expérience n'a pas encore été éprouvée ». De ce point de vue, *nous sommes tous des Tchernobyliens*, car ce que nous donnons à voir les territoires contaminés, c'est aussi le monde que les activités créatives et productives de l'homme contribuent à rendre de moins en moins habitable et dans lequel il va vraisemblablement nous falloir apprendre à (sur)vivre nous aussi, un monde où ce n'est plus seulement l'avenir qui est incertain mais la vie quotidienne elle-même, où les pratiques les plus ordinaires et les plus banales – se nourrir, se promener – deviennent potentiellement des « activités à risques ». Ce monde, dont nous sommes à la fois les *indigènes* (nous l'avons fait et nous l'habitons) et les *étrangers* (nous sommes dépayés par ce qu'il comporte d'inédit)¹⁶, c'est également celui que contient en puissance tout territoire nucléarisé et que les dispositifs de gestion des risques s'évertuent à rendre improbable. Mais

¹³ Ulrich Beck, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001 (1986), p. 15.

¹⁴ Sylvie Le Poulchet, *Environnement et catastrophe*, Paris, Mentha, 1991, p. 82.

¹⁵ Voir « L'atome en héritage », *Les silences de Tchernobyl*, *op. cit.*

¹⁶ Voir Georges Balandier, *Le Grand Système*, Paris, Fayard, 2001. Dans la même perspective, Annie Lebrun écrivait : « En précipitant l'homme en dehors de ses mesures et de ses représentations du monde, jusqu'à le réduire à n'être que l'élément insignifiant d'un phénomène dont les lois lui échappent, la notion de catastrophe implique alors un renversement du rapport de l'humain à l'inhumain. Du coup, elle devient une inestimable manière de mesurer la

pour un nombre croissant d'individus, à la fois conscients de l'immensité des périls et de leur impuissance à les prévenir et à s'en protéger, l'attente de l'avenir s'apparente de plus en plus à une attente de la catastrophe, que celle-ci s'incarne dans la figure du risque majeur ou bien qu'elle se présente sous une forme plus insidieuse et rampante, comme une catastrophe *en marche*¹⁷, du fait des dégradations continues que les « progrès » des technosciences et la poursuite d'un mode de développement productiviste infligent à l'environnement, transformant la nature en une technonature contaminée et contaminante, dangereuse pour l'homme.

Qu'avons-nous appris de Tchernobyl ?

Tchernobyl, symbole d'espoir ? « L'espoir est à bannir, car le mot est devenu synonyme d'attente béate que la technologie nous sorte d'affaire, comme, pense-t-on, elle l'a toujours fait dans le passé. C'est cet espoir qui donne aujourd'hui à la course de l'humanité l'allure d'un grand mouvement panique dont personne ne peut plus s'extirper », conclut le philosophe Jean-Pierre Dupuy¹⁸ de son voyage philosophique au pays de la catastrophe qui, de Lisbonne à Auschwitz, Hiroshima ou encore New York, a fini par le conduire, il y a peu, jusqu'à Tchernobyl¹⁹. Quant à la ténacité, dont Kofi Annan veut aussi faire de Tchernobyl un symbole, elle renvoie, tout comme l'espoir, à ce même « orgueil métaphysique de l'humanité moderne » qui constitue, selon Dupuy, l'obstacle majeur à cette attitude en laquelle pourrait bien résider la clé de notre sauvegarde et qu'il a nommée le catastrophisme éclairé. Car la ténacité repose sur la conviction selon laquelle la mobilisation de moyens technoscientifiques permettra de résoudre tous les *problèmes* que l'humanité rencontre sur le chemin du *progrès*, « ce tapis roulant qui nous conduit vers l'imprévisible »²⁰, problèmes qui ne sont rien de moins que les risques et les

démésure qui nous fonde. Mais aussi de nous souvenir de notre étrangeté à nous-mêmes. » A. Lebrun, *Perspective dépravée. Entre catastrophe réelle et catastrophe imaginaire*, Bruxelles, La Lettre volée, 1991, p. 20.

¹⁷ Voir Yves Dupont (dir.), *Dictionnaire des risques*, Paris, Armand Colin, 2003 (nouvelle édition en 2006).

¹⁸ Dans une interview publiée dans *Le Nouvel Observateur*, n°2120, 23 juin 2005. Parmi les ouvrages récents de Jean-Pierre Dupuy : *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 2002 ; *Penser l'arme nucléaire*, Paris, PUF, 2005 ; *Petite métaphysique des tsunamis*, Paris, Seuil, 2005.

¹⁹ Dans le cadre de la 1^{ère} Université européenne d'été de Tchernobyl (Kiev, 2005) où, avec Frédéric Lemarchand, nous avons invité Jean-Pierre Dupuy à intégrer Tchernobyl à sa réflexion stimulante sur les catastrophes modernes et le catastrophisme éclairé (voir www.unicaen.fr/colloques/tchernobyl). Voir Jean-Pierre Dupuy, *Retour de Tchernobyl. Journal d'un homme en colère*, Paris, Seuil, 2006.

²⁰ Selon la formule de Peter Sloterdijk. Voir *La mobilisation infinie. Vers une critique de la cinétique politique*, Paris, Christian Bourgois, 2000 (1989), p. 270.

catastrophes que, pour l'essentiel, nous produisons et dont nous sommes le plus souvent, par conséquent, totalement responsables. Et, « que l'on montre combien l'humanité se bat contre les désastres, en les prévenant et en traitant leurs conséquences, ne change en rien le fait que, pour une bonne part, elle les produise. Or c'est ce "cercle vicieux" que symbolise au plus haut point le nom de "Tchernobyl"²¹. »

Observant les réactions au tsunami asiatique, Jean-Pierre Dupuy faisait il y a un an ce commentaire : « De Lisbonne 1755 à Sumatra 2004, tout se passait comme si du mal nous n'avions rien appris²². » Quelques mois plus tard, c'est l'exemple de la Nouvelle-Orléans qu'il aurait pu prendre pour faire le même constat. Le message rassurant et optimiste qui présidera aux commémorations officielles du 20^e anniversaire de Tchernobyl témoigne que de cette catastrophe non plus, il semble que nous n'ayons rien appris. Pourtant, si l'entrée dans l'âge atomique a d'abord suscité l'exaltation et la jubilation de ceux qui ont pensé cet avènement dans la rhétorique du progrès et dans la continuité du projet moderne de maîtrise de la nature, qui y ont vu un triomphe de la rationalité plutôt qu'un effondrement de la raison, la catastrophe de Tchernobyl a bel et bien suscité une prise de conscience des menaces dont était porteur ce désir de maîtrise ainsi que de la réversibilité négative du progrès technologique. La crise de confiance qui en a résulté, tant au sein des économies libérales que dans les pays socialistes, a participé du renversement de perspective qui a conduit à porter sur le développement des technosciences un regard plus circonspect et à modérer l'enthousiasme et l'optimisme avec lesquels l'humanité pouvait encore jusque-là envisager le futur. Car l'impossible, une fois devenu certain, oblige à reconsidérer les modalités de la prémunition collective en même temps qu'à envisager autrement que sous la forme d'une projection fantasmatique le devenir catastrophique que préfigure Tchernobyl. Mais la *réalisation* de la catastrophe nucléaire majeure, auparavant annoncée par quelques « prophètes de malheur », a-t-elle pour autant constitué une leçon ? Rien n'est moins sûr. Réfléchissant à ce problème, l'auteur de *La Mobilisation infinie* avait titré un des chapitres de ce livre par une question provocante – « De quelle dose de catastrophe l'homme a-t-il besoin ? » – dans lequel il avait interrogé le rapport ambivalent que nos sociétés entretiennent à

²¹ Henri-Pierre Jeudy, « Au miroir des catastrophes », *Les silences de Tchernobyl*, *op. cit.*

²² J.-P. Dupuy, *Petite métaphysique des tsunamis*, *op. cit.*, p. 28.

la catastrophe, ce désir de catastrophe analysé à peu près simultanément de l'autre côté du Rhin par le sociologue Henri-Pierre Jeudy²³.

Ainsi, de la même façon que ceux que Walter Benjamin appelait les « avertisseurs d'incendie »²⁴ se heurtent en règle générale à l'incrédulité de leurs contemporains, et quand bien même l'avenir leur donne-t-il raison, l'événement catastrophique, lorsqu'il survient, ne semble pas davantage être une source d'apprentissage. Les faits, pas plus que les discours, ne produisent le changement des mentalités et des attitudes qui serait susceptible d'enrayer la dynamique dévastatrice dans laquelle est engagée l'humanité²⁵. C'est que, remarquait Sloterdijk, « les groupes les plus puissants des sociétés modernes ont investi politiquement, idéologiquement, économiquement et vitalement dans les techniques les plus dangereuses de la mobilisation au point que même les accidents les plus énormes ne provoqueront probablement pas de doutes fondamentaux sur la direction et le rythme du processus civilisateur. [...] En fin de compte les consciences sont plus dures que les faits, et celui qui, naguère, ne voulait pas écouter les conseils (quand il était encore possible de les écouter) celui-là, désormais, refusera aussi de s'instruire à ses dépens²⁶. » Ainsi, la pensée de la pédagogie par la catastrophe, qui « comporte la promesse qu'il est possible de rapporter même le désastre le plus grand à une mesure humaine par un apprentissage consécutif », serait vouée à l'échec, notamment parce qu'elle repose sur le postulat discutable d'une relation nécessaire entre la catastrophe et sa compréhension, entre sa « gravité » et les enseignements qui en sont tirés. L'inflation des dispositifs gestionnaires et communicationnels ne ferait finalement que dissimuler l'impuissance et l'incapacité des hommes à comprendre et tirer les leçons de la catastrophe advenue, tout en participant de leur « aveuglement face à l'apocalypse » qui constitue, ainsi que l'a montré Günther Anders, une caractéristique essentielle

²³ Henri-Pierre Jeudy, *Le désir de catastrophe*, Paris, Aubier, 1990.

²⁴ C'est-à-dire ceux qui donnent l'alarme, reconnaissent la catastrophe, la nomment et l'analysent.

²⁵ Laquelle est constatée par les observateurs de l'évolution technique qui se veulent le plus objectifs possible, comme par exemple André Lebeau, peu suspect d'être un penseur catastrophiste, et qui écrit dans l'introduction de son dernier ouvrage que « nous atteignons un stade où s'amorce un conflit global entre l'évolution technique et la survie de l'humanité », pour finir par conclure : « Littéralement parlant, nous allons dans le mur, mais rien ou presque rien ne manifeste encore ni le caractère inéluctable ni la violence du choc. À quoi peut-on attribuer un tel aveuglement ? Peut-être à notre tendance à interpréter les premières manifestations discrètes de ce phénomène comme des dysfonctionnements locaux ou temporaires, qu'il faudra corriger par des actions locales, plutôt que comme les premiers indices concrets d'une menace globale. » André Lebeau, *L'engrenage de la technique. Essai sur une menace planétaire*, Paris, Gallimard, 2005, p. 20 et 220.

²⁶ P. Sloterdijk, *op. cit.* p. 97-98.

de l'âge atomique. C'est pourquoi, pronostiquait Sloterdijk en 1989, « pendant longtemps encore les victimes de Tchernobyl souffriront une agonie terrible et la didactique zélée se manifesterait de nouveau pour dire : même Tchernobyl n'était pas assez grave, parce que l'Internationale de ceux qui sont d'accord pour continuer est plus résolue que jamais. La conséquence inexorable n'en peut être que dans la surenchère du pire. Mais jusqu'où ?²⁷ »

Conclusion

Si bien des incertitudes demeurent quant aux conséquences de Tchernobyl, le problème ne tient pas tant à l'insuffisance des connaissances disponibles qu'au fait que, d'une manière générale, nous ne croyons pas ce que nous savons. Ainsi s'instaure un rapport à la réalité de plus en plus mensonger, qui nous sert de fiction, car la catastrophe *réelle* ne fait finalement que révéler « un rapport au monde dont nous voulons occulter la nature essentiellement catastrophique²⁸ ». Cette fiction, alimentée à grands renforts de communication, ne repose pas sur l'ignorance mais bien plutôt sur la dénégation, laquelle suppose le savoir, nié ou refoulé, de la chose déniée. Christian Carle voit même dans la mise au jour des mécanismes de dénégation l'apport le plus original du 20^e siècle à l'histoire de la pensée, « dans la mesure où ils ont rendu soudain extraordinairement problématique notre rapport tant à la vérité qu'à la réalité²⁹ ». Et si « en principe, la dénégation est étrangère à la science, qui est là au contraire pour nous en affranchir³⁰ », force est de constater qu'on en trouve aussi une forme scientifique, dont le rapport du Forum Tchernobyl constitue une illustration exemplaire³¹.

²⁷ *Ibid.* Dans un texte célèbre publié il y a cinquante ans, John von Neumann s'interrogeait sur la possibilité d'une interdiction de la technologie au sein des sociétés industrielles : « Ce n'est que si les désastres que nous redoutons avaient déjà eu lieu, si l'humanité avait perdu toutes ses illusions sur la civilisation technologique, que ce pas pourrait être franchi. Or même les désastres des guerres récentes n'ont pas produit un tel degré de désillusion, comme le prouve la résilience phénoménale avec laquelle le mode de vie industriel s'est rétabli même – ou tout particulièrement – dans les zones les plus sévèrement frappées. Le système technologique conserve une vitalité considérable, probablement plus que jamais auparavant, et toute recommandation visant à réfréner son élan a peu de chances d'être suivie. » J. von Neumann, « Can We Survive Technology ? », *Fortune*, juin 1955, trad. fr. *Futuribles*, juillet-août 1999.

²⁸ A. Lebrun, *op. cit.*, p. 40.

²⁹ Christian Carle, *Du risque de fin du monde et de sa dénégation*, Paris, Les Éditions de la passion, 2004, p. 23.

³⁰ *Ibid.*, p. 50.

³¹ Quant aux chercheurs qui essaient de nous en affranchir, ils font l'objet d'une répression scientifique dont le cas du Pr. Youri Bandazhevsky, emprisonné pendant plusieurs années, reste l'exemple le plus tragique.

La commémoration de Tchernobyl s'annonce comme une tentative de sauvetage de cette fiction qui empêche l'homme de voir qu'en cherchant à s'assujettir le monde, en soumettant la nature à sa domination, il ne fait – au mieux – qu'agrandir sa prison. Et bizarrement, même les scientifiques qui évaluent positivement l'impact écologique de la catastrophe de Tchernobyl sur la faune et la flore, dans les zones contaminées vidées de leurs habitants, en arrivent à la conclusion selon laquelle la présence de l'homme est bien plus dommageable à la nature et à la biodiversité que le pire des accidents radiologiques³². Paradoxalement, la catastrophe nucléaire permet alors de montrer que même si l'homme ne provoquait pas de catastrophes, il n'en resterait pas moins « la plus néfaste vermine de la planète », selon la formule de Cornélius Castoriadis³³. Mais la commémoration de Tchernobyl sera peut-être aussi l'occasion, au-delà du discours officiel, de prendre conscience que pour les habitants des territoires contaminés, comme « pour une partie non négligeable des habitants de cette planète, c'est déjà la fin du monde, et l'on ne voit vraiment pas pourquoi le sort qui leur est échu ne serait pas un jour le nôtre, comme si nous étions immunisés d'avance contre les fléaux [que nous produisons et] que nous exportons et comme si, ayant été concoctés par nous, ils n'étaient pas susceptibles un jour de nous revenir, comme de dignes enfants de leur père³⁴. »

Tchernobyl, symbole du destin tragique de l'humanité ? La catastrophe à venir a déjà son monument, à Kyoto, qui a été érigé pour commémorer le protocole signé en 1997 par lequel les pays industrialisés se sont engagés à réduire leurs émissions de gaz à effet de serre en tentant ainsi de conjurer, de façon dérisoire, le désastre annoncé. Ce monument, sculpture qui se présente comme un « message de la Terre » adressé à l'humanité et qui lui enjoint de repartir de zéro, délivre lui aussi un message d'espoir, celui que les hommes sauront s'écarter du chemin qui les conduit à la catastrophe, et qu'il est possible de faire table rase du passé pour repartir sur de nouvelles bases. Cette perspective – séduisante – d'un monde habitable au sein duquel l'homme ne risquerait pas, quoiqu'il fasse, de déclencher des processus catastrophiques et où il aurait le droit à l'erreur, apparaît cependant moins comme un avenir possible que comme l'évocation d'un passé définitivement révolu. En effet, « Tchernobyl a créé une situation qui donne à réfléchir :

³² Robert J. Baker, Ronald K. Chesser, « The Chernobyl nuclear disaster and subsequent creation of a wildlife preserve », *Environmental Toxicology and Chemistry*, vol. 19, n°5, 2000, p. 1231-1232.

³³ Cornélius Castoriadis, *Les carrefours du labyrinthe*, Paris, Seuil, 1978, p. 147.

elle a montré qu'un projet de vie ébauché par des minorités déviant du projet "officiel" n'a plus aucune chance. [...] Après Tchernobyl, l'inclination individuelle à une existence dépourvue de tout lien avec les systèmes d'information ou de communication, ou à une existence qui renonce à la technique, au compteur Geiger et au gammaspectromètre serait littéralement suicidaire³⁵. » À la figure du « sauvage démuné » propre à la modernité correspondrait alors, au sein de la société du risque, celle de « l'hypersauvage suréquipé » selon les termes de Georges Balandier³⁶. « La technique est désormais notre destin », écrivait pour sa part Günther Anders, et nous devons nous interroger « sur ce que la technique a fait, fait et fera de nous, bien avant que nous puissions faire quoi que ce soit d'elle³⁷ ». Pour autant, même ce philosophe « désespéré » estimait primordial d'essayer de maîtriser ce destin et en appelait à l'action plutôt qu'il ne préconisait le renoncement, en dépit du fait que ce projet lui semblait voué à l'échec. C'est qu'il a été l'un des premiers à prendre conscience de ce que la modernité s'est refermée en même temps que s'est ouvert l'âge atomique et que les hommes, après avoir longtemps affirmé qu'ils faisaient l'Histoire, allaient être désormais essentiellement contraints de la subir.

³⁴ C. Carle, *op. cit.*, p. 13.

³⁵ B. Guggenberger, « Un autre regard : le droit de l'homme à l'erreur », in J. Theys, B. Kalaora (dir.), *La Terre outragée*, Paris, Diderot Éditeur, 1998, p. 303.

³⁶ G. Balandier, *op. cit.*

³⁷ G. Anders, *op. cit.*, p. 22.

Bibliographie

- ANDERS G., *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Paris, Éditions de l'encyclopédie des nuisances / Ivrea, 2002 (1956).
- BAKER R. J., CHESSER R. K., « The Chernobyl nuclear disaster and subsequent creation of a wildlife preserve », *Environmental Toxicology and Chemistry*, vol. 19, n°5, 2000, p. 1231-1232.
- BALANDIER G., *Le Grand Système*, Paris, Fayard, 2001.
- BECK U., *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001 (1986).
- BECK U., « The Anthropological Shock : Chernobyl and the Contours of the Risk Society », *Berkeley Journal of Sociology*, Vol. 32, 1987, p. 153-165.
- CARLE C., *Du risque de fin du monde et de sa dénégation*, Paris, Les Éditions de la passion, 2004.
- CASTORIADIS C., *Les carrefours du labyrinthe*, Paris, Seuil, 1978.
- DUPONT Y. (dir.), *Dictionnaire des risques*, Paris, Armand Colin, 2003.
- DUPUY J.-P., *Retour de Tchernobyl. Journal d'un homme en colère*, Paris, Seuil, 2006.
- DUPUY J.-P., *Petite métaphysique des tsunamis*, Paris, Seuil, 2005.
- DUPUY J.-P., *Penser l'arme nucléaire*, Paris, PUF, 2005.
- DUPUY J.-P., *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 2002.
- GRANDAZZI G., LEMARCHAND F., ACKERMAN G. (dir.), *Les silences de Tchernobyl. L'avenir contaminé*, Paris, Autrement, collection « Frontières », 2006.
- GRANDAZZI G., « L'envers des sociétés technoscientifiques », *Écologie et politique*, n°32, 2006, p. 61-73.
- GRANDAZZI G., « Les enjeux de la réhabilitation dans les territoires contaminés par l'accident de Tchernobyl », in H.-J. SCARWELL et M. FRANCHOMME (dir.), *Contraintes environnementales et gouvernance des territoires*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2004, p. 326-333.
- GRANDAZZI G., *De Tchernobyl à La Hague. La vie quotidienne entre expérience de la catastrophe et épreuve de l'incertitude*, Thèse de doctorat en sociologie, Université de Caen, 2004, 374 p.
- GUGGENBERGER B., « Un autre regard : le droit de l'homme à l'erreur », in J. THEYS, B. KALAORA (dir.), *La Terre outragée*, Paris, Diderot Éditeur, 1998, p. 295-308.
- JEUDY H.-P., *Le désir de catastrophe*, Paris, Aubier, 1990.
- KEMP P., *L'irremplaçable. Une éthique de la technologie*, Paris, Éditions du Cerf, 1997 (1991).
- LEBEAU A., *L'engrenage de la technique. Essai sur une menace planétaire*, Paris, Gallimard, 2005.

LE BRUN A., *Perspective dépravée. Entre catastrophe réelle et catastrophe imaginaire*, Bruxelles, La Lettre volée, 1991.

LENOIR Y., « Tchernobyl, l'optimisation d'une tragédie », *Écologie et Politique*, n°18/19, 1996, p. 11-45.

LE POULICHET S., *Environnement et catastrophe*, Paris, Mentha, 1991.

SLOTEDIJK P., *La mobilisation infinie. Vers une critique de la cinétique politique*, Paris, Christian Bourgois, 2000 (1989).

The Chernobyl Forum, *Chernobyl's Legacy: Health, Environmental and Socio-economic Impacts and Recommendations to the Governments of Belarus, the Russian Federation and Ukraine*, Vienne, 2005.

UN-OCHA, *Chernobyl, a Continuing Catastrophe*, United Nations, New York and Geneva, 2000.

VON NEUMANN J., « Can We Survive Technology ? », 1955, *Fortune*, trad. fr. *Futuribles*, juillet-août 1999.

CHAIRE de responsabilité
sociale et de
développement durable
ESG UQAM

École des sciences de la gestion | Université du Québec à Montréal
Case postale 6192 | Succursale Centre-Ville | Montréal (Québec) | H3C 4R2
Téléphone : 514.987.3000 #6972 | Télécopieur : 514.987.3372

Adresse civique : Pavillon des sciences de la gestion | local R-2885
315, rue Sainte-Catherine Est | Montréal (Québec) | H2X 3X2

Courriel : crsdd@uqam.ca | Site web : www.crsdd.uqam.ca

ISBN 2-923324-34-X
Dépôt Légal – Bibliothèque nationale du Québec, 2006